

TOPOR

Roland Topor

JOKO FÊTE  
SON ANNIVERSAIRE



Wombat

Joko fête  
son anniversaire



*Les Insensés n° 25*

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ WOMBAT

*Vaches noires*, 2011.

*Mémoires d'un vieux con*, 2011.

*Mémoires d'un vieux con*, suivi de *Topor à la bombe*  
(tirage de queue), 2011.

*Café Panique*, suivi de *Taxi Stories*, 2012.

*La Plus Belle Paire de seins du monde*, 2014.

*Strips Panique*, 2014.

À paraître

*Théâtre Panique*, tome 1 (*Le Bébé de M. Laurent –*  
*Fatidik et Opéra – Vinci avait raison*), 2016.

Roland Topor

Joko fête  
son anniversaire

*Roman*

Préface de Pacôme Thiellement

Wombat

Maquette : Mily Cabrol  
Photogravure : BiCi Graphic

Une première édition de ce livre est parue aux éditions  
Buchet-Chastel en 1969.

Tous droits réservés.

© Nicolas Topor.

© Pacôme Thiellement pour la préface.

© Nouvelles Éditions Wombat, 2016, pour la présente  
édition.

ISBN : 978-2-919186-90-7

ISSN : 2261-8724

## PRÉFACE

### *L'Apocalypse est une pipe*

*Joko fête son anniversaire* : avec un titre pareil, vous vous imaginez peut-être que vous allez lire un conte pour enfants, un roman « jeunesse » dans le genre de *Oui-Oui* ou de *Fantômette*, un volume de la « Bibliothèque rose ». Mais il sera assez peu question d'anniversaire, très peu question de choses que Joko peut considérer comme siennes et extrêmement peu question de fêtes dans ce roman de 1969. Du reste, on vous déconseille de l'offrir à un enfant en bas âge, à moins que vous ne cherchiez à le stresser, à lui faire faire des cauchemars ou à ce qu'il se suicide. *Joko fête son anniversaire* est le troisième roman de Roland Topor après *Le Locataire chimérique* et *La Princesse Angine*. Il sera peu question de fêtes ou de loisirs dans *Joko* mais beaucoup de travail : un travail traité avec un humour carnavalesque sombre, un grotesque « gothique » très drôle et très triste. Un travail envisagé sur un mode renversé : au lieu d'être le symbole du retour à l'ordre et de la permanence, il devient au contraire le moteur, la base de tous les excès, de toutes les transgressions : sexuelles, criminelles, et

finalement surnaturelles ou hallucinatoires. Parce que le travail des uns est la fête des autres, l'esclavage des uns est la liberté des autres ; et la disparition historique des procédures carnavalesques depuis l'Âge d'or jusqu'à nos jours n'a été la disparition du plaisir que d'une partie de l'humanité – et l'explosion du désir dévorateur de l'autre. *Joko* est un roman, entre autres, sur les véritables raisons de l'exploitation des hommes : ni la nécessité structurelle, ni l'organisation sociale, ni les froides raisons économiques, ni même l'impression de supériorité d'une partie de la planète, mais le plaisir de faire souffrir d'autres hommes. Oui, seulement ça.

Gogolesques, jarryques, gombrowiczoïdes, les romans de Topor ont toujours une relation étroite avec la folie. Ils ont l'ambiguïté d'un fantastique social qui tient à la fois de l'allégorie politique et du cauchemar individuel. C'est un fantastique onirique où les états délirants des hommes sont des images de la tragédie politique dans laquelle l'humanité est plongée. Les « folies » de Nietzsche, de Panizza, de Strindberg, de Schreber ou d'Artaud n'ont jamais été indépendantes du cauchemar de l'Histoire qu'elles réinventaient au sein d'une psyché humaine visionnaire en ébullition jusqu'au débordement. *Joko fête son anniversaire* est, quant à lui, une longue dérive à partir d'un « fait social total » : le taxi.

Le synopsis est d'une grande simplicité : alors qu'il part travailler à la citerne de la ville, Joko se fait « bondir dessus » par un congressiste qui exige qu'il

le porter à l'hôtel Concordia. À partir de cette image *extrême* du taxi (on se rappelle que le principe d'un dépôt de voitures de louage avec cocher fut créé en 1637 par un type qui s'appelait Sauvage), qui évoque surtout l'image du *bwana* porté sur le dos d'un Africain dans la brousse, Topor déplie – ou plutôt agglutine – les conséquences de cette soumission « au carré » que représente l'instrumentalisation des hommes par d'autres hommes. On pense évidemment au *Servant* de Losey, mais le film ne montrait que le retournement dialectique de la subordination entre individus de classe sociale différente. Dans *Joko*, on étudie les mutations du sentiment du héros concernant cette attitude : surprise, révolte, puis curiosité, intérêt (il est bien payé et espère ainsi faire vivre sa famille dont il est le soutien), désir sexuel (quand c'est Wanda la congressiste au nom « masochien » qui l'excite quand il la porte et demande à ce qu'on la frappe violemment quand on la baise), jalousie (quand ce sont d'autres employés de la citerne qui sont préférés à lui, par Wanda ou par d'autres congressistes), soumission, tendresse même... Et finalement, un jour, basculement kafkaïen, les neuf congressistes se retrouvent collés à son dos, reliés en un seul corps comme un Schlurp burroughsien. À partir de ce moment, le roman va aller de cauchemar en cauchemar...

Dans un article du quotidien belge *Le Peuple* en 1972, lors de la mise en scène de l'adaptation du roman en pièce<sup>1</sup> par le Théâtre expérimental de Belgique, un certain Genaert évoque une « exploitation, jusqu'au trognon, des outrances, des excès et des injustices de la colonisation » (il conclut son article, d'un grand humour involontaire, par « à ne pas voir à tout prix », ce qui, vous en conviendrez, est finalement une excellente publicité). Un peu comme dans *Le Locataire chimérique* où l'on parlait de la question des voisins, du bruit, de la difficulté à trouver un appartement et de la pression exercée sur les étrangers quand ils arrivent à Paris, pour entrer dans un conte qui faisait remonter toutes sortes de visions cauchemardesques concernant la France, les connotations des noms, l'Histoire, l'« assimilation » perçue comme viol psychique et transformation en momie, *Joko fête son anniversaire* peut également se lire comme une « histoire » de l'esclavage et une « histoire » de l'inégalité parmi les hommes. On retrouvera ce type de cauchemar concernant les relations de domination dans *Le Sacré Livre de Proutto*. Dans une émission de Christine Bravo de 1990 consacrée à la publication simultanée du sacré livre et d'une reprise de *Joko* au théâtre du Petit-Montparnasse, à la ques-

---

1. Cette adaptation théâtrale de *Joko fête son anniversaire*, publiée en 1989 à l'Imprimerie nationale dans la collection « Le Spectateur français », sera incluse dans le tome 2 du *Théâtre Panique* (Wombat, 2016). (*Note de l'éditeur.*)

tion : «C'est votre truc, le sado-maso ?», Topor répondra : «Non, le sado-maso, c'est le truc des autres.»

Le sado-maso, c'est le truc de l'Histoire. C'est le truc que vous portez sur votre dos, alors que vous n'aviez rien demandé à personne. Les relations de domination sont le cauchemar de l'Histoire dont on essaie de s'éveiller, et ce réveil lent et douloureux demande de tuer, en soi, un à un, tous les congressistes qui finissent par faire corps avec nous et détruisent toutes les relations que nous pouvons avoir avec les autres. Les personnages du *Locataire chimérique* portaient tous des noms aux connotations étrangères francisés : Zy, Choule, Dioz, Scope, Stella, Gaderian, donnant une image du Français comme fabrication illusoire, mais suffisante pour départager les bons et les mauvais locataires comme Trelkovsky. Les noms des congressistes sont des noms de pays du Nord : Sir Barnett évoque l'Angleterre, Krank l'Allemagne, Fersen la Suède, Gunnar l'Islande, Pan Ton le Danemark, Matrikoff la Russie et Pozzi pourrait être un Milanais ou un Français d'origine italienne. *Joko* se lirait alors comme une fable sur les sempiternelles relations Nord-Sud, qui prennent une nouvelle actualité dans l'Europe d'aujourd'hui où l'on imagine très bien Merkel, Hollande ou Schäuble portés par des Grecs à chaque nouvelle réunion concernant la dette des pays du Sud. L'esprit colonial n'a rien perdu de son charme, ni la saloperie humaine de son éclat.

\*

Incroyable Topor. Artiste unique en son genre, atteignant une sorte d'absolu de la cruauté et de la ridiculisation du monde entier, il n'aurait écrit que des romans, il serait considéré comme un des plus grands écrivains du XX<sup>e</sup> siècle, du niveau de Kafka, Hašek, Borges. Il n'aurait fait que des pièces de théâtre, un des plus grands dramaturges, pas loin de Beckett, Genet, Copi. Que des dessins, un artiste aussi important que Giacometti ou Bacon. Il a tout fait, avec un niveau de génie constant, une grâce folle et une puissance visionnaire intacte : on considère Roland Topor comme un grand déconnneur. Mais la déconnade devrait être l'art suprême, la merveille à partir de laquelle on évalue tout le reste, le diamant de l'expérience humaine, la seule justification de notre court passage sur la Terre. L'Apocalypse est une pipe.

PACÔME THIELLEMENT

*Descendez, s'il vous plaît !*

Depuis deux ans qu'il est employé à la citerne de M. Borota, Joko est toujours arrivé à l'heure. Pourtant, ce matin, il n'a pas entendu le réveil et il doit se dépêcher pour ne pas être en retard. Tout à coup, au coin de la rue, quelqu'un saute à califourchon sur son dos.

Sous le poids, Joko plie les genoux. Ce n'est pas un athlète et le choc a été brutal. À demi étranglé par le bras de son agresseur, il peut à peine murmurer :

– Mais qu'est-ce que vous faites ? Descendez, s'il vous plaît !

Le cavalier se contente d'assurer sa prise. Il ne semble pas disposé à descendre. Au contraire, il se tortille pour s'installer plus commodément.

– Dans quelle direction allez-vous ? demande l'homme, qui parle avec un accent étranger.

Joko est furieux. Il avait pensé reconnaître la voix de Baluro, mais non, il ne s'agit pas de son ami. Quel drôle d'accent ! Joko ne se souvient pas d'en avoir entendu de semblable. Alors il commence à se démenner pour jeter l'inconnu à terre. Il saute et rue comme un étalon. Mais l'autre se cramponne.

– Qu'est-ce qui vous prend ? s'écrie l'homme. Vous êtes fou ! Je vais tomber !

– Ça m'est égal ! répond Joko. Descendez tout de suite !

– Je ne suis pas tellement lourd, dit l'homme. Vous auriez pu en avoir un plus gros. Et je paie bien...

– Mais descendez, à la fin, dit Joko en trépignant. Descendez ! Descendez !

Au troisième « Descendez », il réussit à se débarrasser de l'homme qui prend durement contact avec le sol. C'est un vieillard sec, d'une soixantaine d'années, d'allure respectable, vêtu d'un caleçon de bain violet.

– Voilà ! dit l'homme. Vous êtes satisfait à présent ? Vous m'avez presque tué, imbécile !

– Imbécile vous-même ! C'est une honte de sauter sur le dos des gens à votre âge ! Et dans cette tenue en plus ! Vous devriez vous faire soigner.

Joko continue un moment à secouer la tête pour exprimer son mépris. Quand il se détourne, l'autre se relève avec agilité et bondit à nouveau sur ses épaules.

– Encore ? s'exclame Joko. Vous n'en avez pas assez ?

– Oublions cet incident. Il s'agit sûrement d'un malentendu. Je paie bien. Où allez-vous ?

– Je vais travailler à la citerne, je suis en retard... Descendez, s'il vous plaît. Je n'ai pas le temps de jouer.

– Quelle citerne ?

– La citerne de M. Borota... Descendez !

Il ne peut pas élever la voix car les sons meurent dans sa gorge comprimée. Pour comble de malchance, la rue est déserte. Le souffle chaud du cavalier sur sa nuque achève de lui faire perdre son sang-froid. Joko se laisse tomber à la renverse sur le trottoir et pèse de toutes ses forces sur son dos. Les cris de souffrance du vieux se mêlent à ses propres cris de rage. Il écrase l'inconnu avec délectation. Les craquements et les plaintes emplissent son cœur de satisfaction. Il met très longtemps à comprendre la phrase que sa victime essaie de prononcer :

– Je vous promets de ne plus monter sur vous... mais laissez-moi... Par pitié, laissez-moi... vous me faites mal...

Joko se relève en soufflant. Il dit méchamment :

– Il ne fallait pas monter sur mon dos ! Tout ce qui est arrivé est de votre faute.

Toujours allongé sur le sol, le vieux se lamente :

– Maudit ! Soyez maudit ! Vous m'avez cassé le bras, vous m'avez estropié, vous m'avez souillé ! Que la malédiction s'abatte sur vous !

Joko répond par un geste obscène et s'en va.

Il n'a pas fait dix pas qu'un deuxième individu lui saute sur le dos. Machinalement, Joko répète « Descendez, s'il vous plaît » lorsqu'il remarque les jambes qui l'étreignent : ce sont les jambes nues d'une femme. D'ailleurs, une voix douce, également dotée d'un accent, le questionne :

– Où allez-vous ?

– Je vais à la citerne. Descendez, s’il vous plaît. Je n’ai pas de temps à perdre. Je suis déjà en retard.

– Quelle citerne ?

– La citerne de M. Borota.

– Eh bien, vous me déposerez à côté, devant l’hôtel Concordia.

– Mais vous êtes folle ! Prenez un taxi !

– Il n’en est pas question ! Ce n’est pourtant pas très difficile ce que je vous demande là. Je ne suis pas lourde et je paie bien. En or.

– Si vous ne descendez pas, je vais vous faire tomber comme l’autre.

– Comme Sir Barnett ? N’y comptez pas ! Vous sentez ceci ?

Joko sent la pointe d’une épingle s’enfoncer dans sa nuque.

– N’ayez pas peur, reprend la femme, je ne m’en servirai pas, à moins d’y être forcée. Allons, soyez raisonnable et tout se passera bien.

Joko a beau jeter des regards éplorés autour de lui, la rue est toujours aussi déserte. Ses yeux s’embuent de larmes.

– Vous porter jusqu’à l’hôtel Concordia ? Mais je n’y arriverai jamais. C’est loin, je ne suis pas assez fort. Prenez-en un autre. Que vont dire les gens ? Descendez. Je dois aller travailler.

– Trêve d’enfantillage, dit la femme dont la voix se durcit. En route !

Bon gré, mal gré, Joko doit obéir. Quand il ralentit l’allure, la pointe de l’épingle sait ranimer son

ardeur. Ravie, la femme éclate de rire. Un rire très frais, très jeune. Elle est certainement jolie.

– Je m'appelle Wanda Igorovna Matrikoff, se présente la femme. Je suis convaincue que vous arriverez jusqu'à l'hôtel Concordia. Vous êtes beaucoup plus fort que vous ne croyez, seulement vous êtes paresseux. Vous vous laissez aller. Il faut perdre cette graisse, vous verrez comme vous serez mieux après.

– Pourquoi l'hôtel Concordia ? demande Joko.

– Pour le congrès, voyons ! Ne pourriez-vous pas aller plus vite ? Je suis terriblement pressée.

– Si vous êtes pressée, prenez un taxi.

Joko n'en peut plus. Dans le temps, bien sûr, il lui est arrivé d'accomplir de longues randonnées avec un sac sur le dos, mais, à l'époque, il était entraîné et le sac pesait moins qu'elle. Pour se donner du courage, il examine les jambes dorées qui dépassent de chaque côté de son veston. Pas de doute, ce sont de belles jambes. Il tourne la tête dans l'espoir d'apercevoir le visage. Elle croit qu'il s'agit d'un mouvement de révolte, et la pointe remplit son office sur sa nuque.

– Ne me piquez pas, dit Joko. Je voulais seulement voir votre visage.

– Vous le verrez tout à l'heure. En attendant, marchez.

– Quel âge avez-vous ?

– Deux mille ans. Vous avez tort de parler, c'est mauvais pour le souffle.

– C'est vrai, je n'en peux plus.

– Mais si. Encore un effort, nous sommes presque arrivés.

Ils ont à peine parcouru la moitié du chemin. Soudain, Joko trébuche. Pour garder l'équilibre, il donne un violent coup de reins en arrière. La femme est désarçonnée.

Il se sauve à toutes jambes, malgré les cris et les promesses. Pourtant, il a pu constater qu'elle est belle, jeune et blonde, et vêtue simplement d'un costume de bain rose.